

Vingt ans dans la vie du *Ciel de Québec* : chronique d'une consécration

Marcel Olscamp

Volume 20, Number 1 (58), Fall 1994

Saint-Denys Garneau

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201143ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201143ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Olscamp, M. (1994). Vingt ans dans la vie du *Ciel de Québec* : chronique d'une consécration. *Voix et Images*, 20(1), 108-132. <https://doi.org/10.7202/201143ar>

Article abstract

Abstract

First published in 1969, Jacques Ferron's *Le Ciel de Québec* has known a remarkable critical trajectory over the course of the last two decades. After its initial commercial success, the novel, which bore witness to the preoccupations of its era, fell into relative neglect before being re-edited by Victor-Levy Beaulieu. Since the beginning of the 80's, this text has once again generated interest and has become the object of several critical studies. An analysis of the "intermittences" of the work's critical reception, with the aid of the concepts of Hans Robert Jauss, allows us to observe the evolution of a certain sector of the Quebec reading public.

Vingt ans dans la vie du *Ciel de Québec* : chronique d'une consécration

Marcel Olscamp, Université McGill

Publié pour la première fois en 1969, Le Ciel de Québec, de Jacques Ferron, connut une trajectoire critique assez singulière au cours des deux décennies qui suivirent. Après un premier succès de librairie, l'œuvre, qui faisait largement écho aux préoccupations de son époque, tomba dans un oubli relatif avant d'être « prise en charge » par Victor-Lévy Beau-lieu, qui lui redonna un second souffle éditorial. Depuis le début des années quatre-vingt, le roman suscite à nouveau l'intérêt, et plusieurs commentateurs lui ont récemment consacré des études nombreuses et diversifiées. L'analyse des « intermittences » de la critique face à cet ouvrage nous permet d'observer, à l'aide des concepts de Hans Robert Jauss, l'évolution d'une partie du lectorat québécois.

L'esthétique de la réception, telle que définie et mise en pratique par Hans Robert Jauss et les théoriciens de l'École de Constance, exige, pour donner sa pleine mesure, un déploiement dans l'histoire que la jeune littérature québécoise ne peut encore fournir adéquat-ement. Pour que son étude soit significative, la réception d'un livre par le public doit en effet « se développer et s'enrichir de génération en génération, et [...] constituer à travers l'histoire une « chaîne de récep-tions » qui décidera de l'importance historique de l'œuvre¹ ». Les ouvrages québécois récents qui pourraient avec quelque pertinence faire l'objet d'une telle recherche sont, par définition, plutôt rares, puisque peu d'entre eux ont eu l'occasion d'être reçus à nouveau par le public lecteur après leur première parution.

Le Ciel de Québec, de Jacques Ferron, offre justement l'exemple d'un texte ayant fait l'objet de deux réceptions critiques à dix ans

1. Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, traduit de l'allemand par Claude Maillard, préface de Jean Starobinski, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1987, p. 45.

d'intervalle. Publié une première fois en 1969², ce roman connut une seconde édition (revue et corrigée par l'auteur) vers 1979³ et fut par la suite traduit en anglais; ces deux caractéristiques sont fondamentales, car dans l'optique qui nous intéresse, un livre cesse tout simplement d'exister lorsque le public n'a plus la possibilité de le lire ou de le recevoir. Grâce à ces particularités, nous pourrions observer le fonctionnement de l'institution littéraire «sur le vif», en nous basant sur le sort réservé, au fil des ans, à cet ouvrage.

En 1969, lors de sa première publication, *Le Ciel de Québec* suscita des commentaires généralement positifs et connut un indéniable succès de librairie⁴; les critiques, tant anglophones que francophones, se montrèrent sensibles à ce récit qui, tout en faisant écho aux préoccupations nationalistes du moment, constituait une réjouissante condamnation du Québec traditionnel. L'œuvre fut perçue comme un roman à clefs plutôt irrespectueux, dans lequel les élites cléricales et politiques du Québec recevaient leur juste part de critiques. Comme toutes ces caractéristiques étaient attendues et appréciées par les lecteurs iconoclastes de 1969, *Le Ciel de Québec* combla donc en partie les attentes du public auquel il était destiné; toutefois Jacques Ferron, avec cette œuvre complexe, étonnait également ses *aficionados* de plusieurs façons. La longueur inhabituelle du livre (plus de 400 pages) causa d'abord une certaine surprise; on s'interrogea ensuite sur le genre littéraire auquel il appartenait véritablement. On se demanda enfin si l'auteur n'avait pas outrepassé les bornes de la bienséance en se moquant ouvertement de personnes encore vivantes: des célébrités canadiennes, comme Frank R. Scott ou Jean Le Moyne, n'étaient-elles pas représentées dans cette œuvre sous un jour peu flatteur?

Au cours des dix années qui suivirent cette première publication du *Ciel de Québec*, Jacques Ferron accéda peu à peu, pour la critique québécoise du moins, au statut à peu près incontesté de «grand écrivain». Ses ouvrages commencèrent à faire l'objet de thèses universitaires⁵; plusieurs monographies consacrées à son œuvre furent publiées en l'espace de quelques années⁶; des prix littéraires importants lui

2. Montréal, Éditions du Jour, coll. «Les Romanciers du Jour», n° R-51, [1969].

3. Montréal-Nord, VLB éditeur, 1979.

4. Pour une analyse détaillée de ce premier accueil, voir mon article intitulé «La première réception critique du *Ciel de Québec*», *Littératures*, n° 11, 1993, p. 81-107.

5. Une vingtaine entre 1970 et 1980. On trouvera une bibliographie critique de ces études dans Pierre Cantin, *Jacques Ferron, polygraphe. Essai de bibliographie suivi d'une chronologie*, préface de René Dionne, Montréal, Bellarmin, 1984, p. 171-176.

6. Voici les volumes publiés entre 1970 et 1980: *Jacques Ferron malgré lui* de Jean Marcel (1970); *Jacques Ferron. Quatre itinéraires* de Jacques de Roussan (1971);

furent accordés⁷. et sa réputation s'étendit à l'extérieur du Québec grâce à la traduction de ses romans⁸. À partir de ce moment, chacun des livres qu'il publie est accueilli avec beaucoup d'attention.

Le « purgatoire » des années soixante-dix

Que devient, au milieu de cette bienveillance générale, le roman qui nous occupe? Chose curieuse, *Le Ciel de Québec* tombe peu à peu dans le silence au fur et à mesure que son auteur acquiert de la renommée. Il y a bien sûr une part de déterminisme dans cet oubli: toute œuvre publiée est tôt ou tard chassée de l'actualité par les saisons littéraires et par leur lot de nouveaux livres. Il faut dire aussi que le Ferron de cette époque se fait très prolifique⁹: Comment s'étonner si, un ouvrage de Ferron n'attendant pas l'autre, les commentateurs aient décidé de parer au plus pressé en négligeant quelque peu les œuvres moins récentes?

Lorsque le bruit médiatique autour d'un livre s'atténue, les périodiques spécialisés prennent habituellement la relève, et des études plus approfondies commencent à voir le jour. Au cours des années soixante-dix, un grand nombre d'articles paraissent effectivement dans les revues littéraires, explorant l'ensemble de l'œuvre ferronienne, mais sans qu'il ne soit jamais vraiment question du *Ciel de Québec*. On évoque le roman à l'occasion, mais de façon quasi accidentelle et dans le cadre d'articles portant sur d'autres sujets. En 1972, Robert Guy Scully, alors journaliste au *Devoir*, se demande sur un mode badin quels sont les auteurs québécois qui pourraient éventuellement mériter le prix Nobel de littérature; il mentionne au passage Jacques Ferron et *Le Ciel*

Jacques Ferron au pays des amélanchiers (1973) et *Les Contes de Jacques Ferron* (1974) de Jean-Pierre Boucher; *Le Portuna. La médecine dans l'œuvre de Jacques Ferron* de Yves Taschereau (1975); *Jacques Ferron, cartographe de l'imaginaire* de Pierre L'Hérault (1980). Signalons aussi que la revue *Études françaises* a consacré un numéro (vol. XII, n^{os} 3-4, octobre 1976) à l'œuvre de Ferron.

7. Le prix France-Québec (1972), le prix Duvernay (1972), le prix David (1977). Ferron était aussi très fier de la médaille de l'Ordre du Mérite de Longueuil, qui lui fut décernée en 1972.
8. Des récits brefs de Ferron sont occasionnellement traduits depuis 1961. Toutefois, ce n'est qu'à partir de 1971 que des ouvrages complets feront l'objet de traductions en plusieurs langues. Pour la liste des traductions, voir Pierre Cantin, *op. cit.*, p. 143-148.
9. Pendant cette décennie, Ferron publia les ouvrages suivants: *L'Amélanchier* (1970), *Le Salut de l'Irlande* (1970), *Les Roses sauvages* (1971), *La Chaise du maréchal ferrant* (1972), *Le Saint-Élias* (1972), *Du fond de mon arrière-cuisine* (1973), les deux volumes d'*Escarmouches* (1975), sans compter les rééditions, réimpressions ou refontes de livres parus précédemment.

de Québec, mais pour dire que « cette brique est un peu plus obscure, un peu moins cohérente que celle de [Mordecai] Richler¹⁰ », qui vient alors de faire paraître son *St. Urbain's Horseman*. La même année, Jean-Louis Major, dans son étude bien connue sur le mythe de Saint-Denys Garneau, souligne le rôle ingrat que Ferron, dans son roman, fait jouer au poète de *Regards et Jeux dans l'espace*¹¹. André Renaud, pour sa part, semble avoir gardé un bon souvenir de l'œuvre: il dit apprécier en général les récits denses et touffus, « à condition que l'ensemble soit d'une force, d'une puissance qui puissent, par exemple, égaler celles du *Ciel de Québec* de Jacques Ferron¹² ».

En somme, les critiques ne s'intéressent guère à ce livre qui aurait pourtant dû susciter, à cause de son ampleur et de sa complexité, autre chose qu'un enthousiasme passager. Nous retrouvons dans cet oubli relatif un processus normal de la réception critique: la nouveauté d'un texte finit toujours par s'émousser et disparaître; l'ouvrage, de même que la surprise qu'il avait d'abord causée, sont à plus ou moins long terme « digérés » par le public. L'écart par rapport à la norme littéraire s'efface pour les nouveaux lecteurs « à mesure que la négativité originelle de l'œuvre s'est changée en évidence et, devenue objet familier de l'attente, s'est intégrée à son tour à l'horizon de l'expérience esthétique à venir¹³ ». À lire les rares allusions qui sont faites au *Ciel de Québec*, on a l'impression très nette que les critiques littéraires des années soixante-dix sont déjà *ailleurs*: tout se passe comme si les préoccupations auxquelles faisait écho le roman ne dominaient plus le paysage intellectuel. Les centres d'intérêt se multiplient et se diversifient; lorsqu'il est observé à travers le prisme de la critique, le contenu des œuvres semble même se modifier:

La lassitude de la problématique nationale et la contestation de la validité du projet idéologique/littéraire par les écrivains auront pour effet la revendication d'une plus grande autonomie du discours littéraire, allant jusqu'à un statut purement a-référentiel du texte narratif¹⁴.

Ce qui vaut pour les écrivains vaut aussi pour leurs commentateurs. Au moment où de nouveaux auteurs rejettent la tendance de

10. Robert Guy Scully, « Les prix du gouverneur-général ». 1. Le grand romancier québécois: un Juif anglophone? », *Le Devoir*, 1^{er} avril 1972, p. 13.

11. Jean-Louis Major, « Petit exercice à propos du mythe de Saint-Denys Garneau », *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. XLII, n^o 4, octobre 1972, p. 530.

12. André Renaud, « Le Raton laveur de Marc Doré », *Livres et Auteurs québécois 1971. Revue critique de l'année littéraire*, Montréal, Éditions Jumonville, 1972, p. 71.

13. Hans Robert Jauss, *op. cit.*, p. 54.

14. Józef Kwaterko, *Le Roman québécois de 1969 à 1975. Idéologie et représentation littéraire*, Longueuil, le Prémambule, coll. « L'Univers des discours », 1989, p. 245-246.

leurs aînés à se faire les hérauts de la question nationale, la critique littéraire évolue de façon quasi simultanée : désormais elle semble lasse des règlements de compte avec le passé et diversifie ses centres d'intérêts : l'un dénonce le dogmatisme religieux en évoquant la figure de M^{br} Cyrille, ecclésiastique « intégriste » du *Ciel de Québec*¹⁵ ; l'autre se sert de François Anacharsis Scot, double romanesque du véritable F. R. Scott, pour présenter l'œuvre de Ferron aux lecteurs du Canada anglais¹⁶, ou pour illustrer la perplexité du public devant le langage cru de certains syndicalistes¹⁷. En cette période où le roman latino-américain connaît une popularité grandissante, certains cherchent, dans le corpus littéraire québécois, des œuvres qui pourraient se comparer aux grandes fresques de Garcia Marquez ou de Miguel Asturias. André Belleau avait cru en trouver une avec *Le Ciel de Québec*, mais il se dit très vite déçu :

On sent que l'écriture va *décoller*, qu'elle va s'enfler de tout ce *fantastique* culturel qui caractérise les grands romanciers d'Amérique tel Gabriel Garcia Marquez. Et effectivement il y a cela chez Ferron, il y a du Marquez chez lui : les catégories s'abolissent, l'écriture fait mine de prendre en charge la totalité des possibles. Puis cela tourne court. L'univers se rapetisse. Ferron se replie sur la cuisine du notaire du village primordial¹⁸.

En 1977, Laurent Mailhot publie un article où il étudie l'image de la littérature québécoise transmise par les écrivains ; la lecture du *Ciel de Québec* lui permet d'avancer l'hypothèse que pour Ferron, « Saint-Denys Garneau est en enfer (avec sa mère, ses amis et ses commentateurs), Borduas et Gauvreau au purgatoire. Au ciel [...] sont rassemblés les conteurs, les *quêteux*, les *robineux*, les Amérindiens, les Irlandais (tous Québécois), les ethnologues et les auteurs de monographies paroissiales ou régionales¹⁹ ». L'année suivante, dans un article de la *NBJ*, le même critique s'intéresse à l'essai littéraire tel que pratiqué au Québec ; à cette occasion, il compare *Le Ciel de Québec* à un « faux

15. Philippe Haeck, « La circulation des lettres. La folie, la tristesse », *Chroniques*, vol. I, n° 2, février 1975, p. 39-40.

16. John Grube, « Le Chemin de Ferron. The Doctor, Journalist, Politician, Joker and « Godfather » of Quebec Letters », *Books in Canada*, vol. 4, n° 1, janvier 1975, p. 8-9.

17. Viateur Beupré, « Petit lexique immoral et subversif », *L'Action nationale*, vol. LXVI, n° 1, septembre 1976, p. 27. L'auteur fait référence au passage du roman où le « Bishop Scot » se perd en conjectures quant à la signification de certains « sacres » proférés par les Québécois.

18. André Belleau, « Culture populaire et culture « sérieuse » dans le roman québécois », *Liberté*, n° 111, mai-juin 1977, p. 32.

19. Laurent Mailhot, « Classiques canadiens 1760-1960 », *Études françaises*, vol. XIII, nos 3-4, octobre 1977, p. 265.

roman à la dérive au milieu des astres éteints de l'année 1937²⁰. C'est la première fois, mais non la dernière, que l'œuvre est assimilée à un essai; c'est aussi une pièce de plus à ajouter à la longue liste des appellations génériques qu'on lui a attribuées depuis 1969.

Mis à part Jean Marcel, qui, dans son *Jacques Ferron malgré lui*, reprend en le réaménageant un long article déjà publié lors de la parution du roman²¹, les auteurs des monographies ferroniennes ne s'attardent guère alors à l'analyse du *Ciel de Québec*. À vrai dire, une seule étude d'importance sur cet ouvrage parut entre 1971 et 1980: celle de Gilles Marcotte, dans un numéro de la revue *Études françaises* consacré au romancier. Selon lui, *Le Ciel de Québec* est un condensé de toute l'œuvre ferronienne: la notion de «roman à clefs», par exemple — qualificatif très souvent attribué au récit qui nous occupe — pourrait être étendue à tous les récits de l'auteur, car «il n'est peut-être pas important de connaître les portes qu'ouvrent ces clés; il est utile de savoir que l'auteur aime s'amuser avec des clés²²». Le critique souligne ainsi l'importance que ce phénomène peut avoir sur *l'écriture* de Ferron; les implications éthiques et historiques du procédé deviennent donc secondaires. Il évoque aussi les deux mythologies, chrétienne et antique, qui se trouvent à la source du *Ciel de Québec*, et constate les maladresses de l'écrivain dans l'utilisation de ces grands référents culturels:

Le mythe christique et le mythe d'Orphée, surchargés d'intentions et d'allusions, s'abîment souvent dans le bavardage. Il n'est guère de roman dans son œuvre, même parmi les meilleurs, les plus ouverts, qui ne bute de temps à autre sur la limite villageoise, le raconter, qui ne s'enferme comme une huître dans la coquille de la «petite histoire» et de ses obsessions particulières. (p. 235)

Le mérite de cette analyse est double: d'une part, elle fait la synthèse de ce qu'on a dit jusque-là du roman; d'autre part, elle relance les interrogations sur des voies autres que celles du fameux «Texte national» (selon l'expression bien connue de Jacques Godbout). Marcotte s'autorise ainsi à analyser le petit monde du *Ciel de Québec* d'un point de vue sociologique, ce qui met en évidence le côté conservateur de Ferron:

20. *Id.*, «Aux frontières (à l'horizon) de l'essai québécois», *La Nouvelle Barre du jour*, n° 63, février 1978, p. 73-74.

21. Jean Marcel, «De Zeus à Jacques Ferron: les théogonies québécoises», *L'Illettré*, vol. I, n° 2, février 1970, p. 2-3.

22. Gilles Marcotte, «Jacques Ferron, côté village», *Études françaises*, vol. XII, nos 3-4, octobre 1976, p. 218.

Le village que chante Ferron est bien la *folk-society* dont les sociologues nous répètent, depuis quelques décennies, qu'elle représente un passé révolu, miné par la ville et la société industrielle: une société fortement hiérarchisée, soudée par quelques valeurs fondamentales, où les rôles sont distribués une fois pour toutes, pour tout dire une tribu. (p. 224)

En outre, le critique reconnaît que les principales qualités du romancier résident dans son imagination luxuriante; il lui concède «une fantaisie, une liberté d'allure, un sens du langage qui font également partie de nos rêves et de nos désirs» (p. 235). Et même s'il se dit parfois agacé «par les interminables bavardages, les sourires en coin et les petites énigmes de l'habile homme», il se déclare, d'un même souffle, conquis par «la souveraine aisance du conte et de la chronique, emporté[...] même jusqu'aux frontières de l'épique» (p. 236).

Cet article, pour important qu'il soit, n'en constitue pas moins la seule véritable étude consacrée au *Ciel de Québec* pendant presque une décennie. Le roman bénéficia d'au moins une réimpression pendant cette période²³, ce qui laisse croire qu'il trouvait encore des lecteurs; mais du côté de la critique, c'est le silence quasi total. Il y a tout lieu de croire que, laissée à elle-même, l'œuvre était vouée à un oubli relatif. C'était compter sans l'acharnement et la ténacité d'un homme pour qui *Le Ciel de Québec* demeure, encore aujourd'hui, le roman le plus important que le Québec ait jamais produit. Derrière chaque étape de la «trajectoire» du livre se profile en effet l'ombre du romancier-éditeur Victor-Lévy Beaulieu, sans l'aide de qui le récit de Ferron ne se serait peut-être pas rendu jusqu'à nous avec la réputation qu'on lui connaît²⁴.

L'« effet VLB »

Les relations étroites de Beaulieu avec *Le Ciel de Québec* débute avec la première publication de l'œuvre: le jeune écrivain, alors directeur littéraire aux Éditions du Jour, eut l'occasion de lire le manuscrit de Jacques Ferron et convainquit son patron de l'éditer: «Je lus le manuscrit, fus enthousiaste, allai voir Jacques Hébert qui le lut aussi et tint, tout comme moi, à le voir publié²⁵». À partir de ce moment, Beaulieu clamera sur toutes les tribunes, sans discontinuer, son indé-

23. Pierre Cantin, *op. cit.*, p. 48.

24. Pour une étude détaillée des rapports complexes entre Beaulieu et Ferron, voir Jacques Pelletier, «V.L.B., lecteur de Ferron: la construction d'une figure mythologique», *Littératures*, nos 9-10, 1992, p. 239-253.

25. Victor-Lévy Beaulieu, «Quelques questions maintenant...», *Le Devoir*, 7 septembre 1974, p. 15.

fectible passion pour « cette œuvre exemplaire²⁶ ». Au cours des entretiens qu'il accorde aux journalistes, dans les articles qu'il publie et à l'intérieur même de ses propres ouvrages de fiction, il répétera à qui veut l'entendre que *Le Ciel de Québec* mérite une audience beaucoup plus large que celle qui est la sienne. Joignant l'acte à la parole, il réédite lui-même le roman en 1979, cette fois chez VLB éditeur ; à cette occasion, il a des démêlés avec des fonctionnaires du gouvernement provincial qui refusent de subventionner cette réédition. Dans une interview publiée en anglais, il raconte ainsi sa lutte épique contre ceux qu'il appelle les « bureaucrates » :

They refused to give me a subsidy for Ferron's *Le Ciel du Québec* [sic]. Because it's a re-edition of a book unless the author's dead! Do you know how important *Le Ciel du Québec* is to this culture? And Ferron's made some changes — deletions, additions, alterations of various kinds. I threatened to state the fact on the book's cover: This book has been published in spite of the Quebec government refusal, etc.²⁷.

Comme si cette preuve d'attachement n'était pas suffisante, Beaulieu adapte une partie du roman pour la scène, publie cette pièce (intitulée *La Tête de monsieur Ferron ou les Chians*) et la fait jouer au Théâtre d'aujourd'hui en 1979. La simultanéité de ces deux événements — réédition du roman et présentation de la pièce — ressemble fort à une offensive médiatique destinée à faire connaître le plus possible, à la veille du référendum de 1980, cette œuvre jugée fondamentale pour l'évolution psychologique du Québec. L'admiration que l'auteur de *Race de monde* voue à la personne et à l'œuvre de Ferron est notoire²⁸ ; dans le cas précis du *Ciel de Québec*, elle atteint des proportions inégalées, puisque l'écrivain-éditeur maintint à bout de bras, pendant

26. *Id.*, « Sur quelques livres importants publiés en 1970 », *Maintenant*, n° 103, février 1971, p. 44.

27. Raymond Chamberlain, « VLB: Writer, Publisher, Mystic », *The Canadian Forum*, vol. LIX, n° 696, février 1980, p. 16-17. Traduction : Ils ont refusé de m'accorder une subvention pour *Le Ciel de Québec*, de Ferron, parce que c'est la réédition d'un ouvrage dont l'auteur n'est pas mort ! Savez-vous l'importance du *Ciel de Québec* pour notre culture ? Et Ferron a effectué plusieurs changements — suppressions, ajouts, modifications de toutes sortes. Je les ai menacés de mentionner le fait au dos de la couverture : Ce livre a été publié malgré le refus du gouvernement du Québec, etc. »

28. En 1991, ces rapports quasi œdipiens ont connu une résolution typiquement beaulieusienne. En effet, comme il a pris l'habitude de le faire avec les écrivains importants (Kérouac, Melville, Hugo, Tolstoï...), Beaulieu publie un livre — doublé ici d'une « fiction documentaire » radiodiffusée — entièrement consacré à Jacques Ferron (*Docteur Ferron. Pèlerinage*, Montréal, Stanké, 1991). Par un ironique retour des choses, celui qui savait si bien rendre fictifs les personnages historiques devient donc, à son tour, l'objet d'une fiction.

plus de dix ans, la réputation du roman, empêchant ainsi le public de l'oublier totalement. Beaulieu contribua donc à créer un intérêt médiatique artificiel autour du *Ciel de Québec* en gardant, par toutes sortes de moyens, l'œuvre présente dans l'actualité littéraire.

Entre 1969 et 1979, la pensée de Beaulieu évolue sensiblement sans que son enthousiasme pour le roman ne se démente; fait rarissime en littérature québécoise, il nous est donc loisible d'observer, chez un lecteur, les changements de l'horizon d'attente face à un même ouvrage²⁹. Alors qu'il était encore aux Éditions du Jour, Beaulieu avait réagi comme la plupart des autres commentateurs: *Le Ciel de Québec* était pour lui un récit intéressant dans la mesure où il abordait la brûlante question de la condition québécoise. Dans cette grande fresque grouillaient «des personnages bien québécois, un peu dérisoires parce qu'au fond ils sont nobles et n'arrivent à le prouver qu'à eux-mêmes³⁰». Un peu plus tard, il en vint à souhaiter pour le Québec l'émergence d'une littérature épique qui soit une forme de réappropriation du passé; comme beaucoup d'autres, il considérait alors *Le Ciel de Québec* comme un exemple à suivre de récupération historique réussie³¹. Il fut l'un des premiers à évoquer la littérature d'Amérique latine et l'influence qu'elle devrait avoir sur le roman québécois. Dans un long article sur le «bouillonnement mythologique» du roman sud-américain, l'auteur, comme André Belleau le fera quelques années plus tard, cite l'ouvrage de Ferron comme seul exemple québécois d'une telle littérature, universelle parce que profondément enracinée dans le passé local:

Nous n'avons encore que *Le ciel de Québec*, le livre québécois le plus important qui ait été publié depuis la Révolution Tranquille, pour répondre à ce grand courant de la littérature sud-américaine. Pourtant, nous aurions plus à retirer d'elle, donc de nous, que des littératures européennes et américaines ensemble³².

En 1976, juste avant l'élection du Parti québécois, Beaulieu rectifie encore le tir: *Le Ciel de Québec*, en plus de sa parenté certaine avec le roman d'Amérique latine, présente de nombreuses similitudes avec

29. Beaulieu, par l'entremise de son *alter ego* Abel, dit relire *Le Ciel de Québec* «au moins une fois par année depuis sa parution», comme il le fait toujours «avec les livres qui [l]e fascinent». (*Docteur Ferron, op. cit.*, p. 263.)

30. Victor-Lévy Beaulieu, «Sur quelques livres importants publiés en 1970», *loc. cit.*, p. 44.

31. Fernand Archambault, «La grande gueule de Victor-Lévy Beaulieu», *Prèsqu'Amérique*, vol. I, n° 11, novembre-décembre 1972, p. 28.

32. Victor-Lévy Beaulieu, «Roman des Amériques. La grande leçon de José Donoso et G. G. Marquez aux romanciers québécois», *Le Devoir*, 8 septembre 1973, p. 15.

l'*Ulysse* de James Joyce. Ces deux ouvrages ont pour particularité d'annoncer la venue d'un nouveau mythe et d'un nouveau héros épique. Dans le cas de Joyce, le livre mythique est venu : il s'agit de *Finnegans Wake*. En ce qui concerne Ferron, nous attendons encore le héros annoncé à la fin du *Ciel de Québec*. Pourquoi? Parce que « dans notre ici, pas de mythe et apparente impossibilité d'en créer. Pas de mythe ni même d'histoire³³ ». C'est donc à ce niveau précis que Beaulieu fait la jonction entre le destin politique du Québec et l'aspect prophétique du roman ferronien :

[*Le Ciel de Québec*] est la seule tentative, et la seule tentation, de faire naître le héros. [...] S'il devait arriver qu'il n'y ait pas de pays, si l'état de flottement allait se perpétuer, ne deviendrait-il pas l'Irlande sans l'Ulysse, c'est-à-dire cette impossibilité d'entrer dans le *Finnigans Wake* [sic] pour le continuer, c'est-à-dire cette impossibilité de faire venir l'œuvre³⁴?

À partir de ce moment, et surtout après le 15 novembre 1976, il semble exister, dans l'esprit de Beaulieu, une adéquation entre la victoire du Parti québécois, qui a « porté l'événement politique au seuil du mythe³⁵ », et *Le Ciel de Québec*, « gigantesque prologue [...] préparant à l'histoire et au mythe³⁶ ». Dans les deux cas, le mythe reste encore à venir, faute d'un « événement magique » non encore advenu. On comprend mieux l'inlassable ténacité dont Beaulieu fit preuve pour faire connaître cette œuvre au public. Le livre de Ferron étant prémonitoire, il fallait absolument que de nombreux lecteurs puissent le lire pour lui redonner sa place éminente de récit prophétique.

Deux ans plus tard, en 1978, Beaulieu revient à la charge dans *Monsieur Melville*, cet imposant ouvrage en trois volumes consacré à l'auteur de *Moby Dick*. *Le Ciel de Québec*, dit-il cette fois, « n'est rien de moins que le *Mardi* québécois³⁷ ». Les rapports qu'il voit entre les deux récits sont les mêmes que ceux qu'il avait remarqués entre *Le Ciel de Québec* et *Ulysse* : ce sont encore deux textes marquants qui précèdent et annoncent la venue d'une grande œuvre mythique. La même année, Beaulieu publie la préface de son adaptation théâtrale, *La Tête de Monsieur Ferron ou les Chians*. Il considère toujours que le roman de Ferron « est l'une des rares tentatives faites ici pour faire

33. « Lamentation. "N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel" », *Le Devoir*, 6 novembre 1976, p. 15.

34. *Ibid.*

35. « L'écrivain québécois après la victoire péquiste », *Le Devoir*, 27 novembre 1976, p. 32.

36. « Lamentation [...] », *loc. cit.*

37. *Monsieur Melville. 2. Lorsque souffle Moby Dick*, Montréal-Nord, VLB éditeur, 1978, p. 189.

naître l'écriture épique dont la grande fonction, comme on sait, est de rendre possible le mythe³⁸»; cependant, et suivant en cela la majorité des critiques des années soixante-dix, il cherche aussi à se démarquer de la question nationale en invoquant des raisons plus spécifiquement littéraires de s'intéresser à cette œuvre multiple. *Le Ciel de Québec* se révèle essentiellement théâtral dans sa structure, dit maintenant Beaulieu; d'où l'intérêt de son adaptation pour la scène. De plus, la signification historique de l'œuvre lui apparaît beaucoup plus précise: selon lui, Ferron, en situant son récit pendant la décennie de 1930, a voulu signifier métaphoriquement que le destin des Québécois passait avant tout par le territoire du Québec, et non par une hypothétique Amérique française:

On peut dire que tout le projet du *Ciel de Québec* tourne autour de cette ambition: le grand rêve de la Nord-Amérique française étant terminé, il s'agit de faire virer à l'envers cette réduction pour qu'elle nourrisse le Québec; l'identifie et lui permette d'accéder à un nationalisme souverain³⁹.

Bien entendu, Beaulieu trouve toujours inadmissible que *Le Ciel de Québec* soit occulté par la critique, et il attribue ce silence à la complexité du roman et à l'indolence du lecteur moyen:

Si on a finalement assez peu parlé du *Ciel de Québec* ici même dans notre équivoque pays, c'est qu'il s'agit d'un roman complexe dont la polyphonie a de quoi décourager le lecteur paresseux, habitué à feuilleter des œuvrettes qui donnent facilement bonne conscience parce que non malaisées à circonscrire⁴⁰.

VLB éditeur ayant racheté, en 1977, tous les titres de Ferron aux Éditions du Jour, il peut donc relancer la carrière du *Ciel de Québec* en annonçant la reprise de l'œuvre⁴¹ et sa traduction en anglais⁴². Hélas! la réédition du roman, revue par Ferron lui-même et lancée avec un support publicitaire adéquat, passera totalement inaperçue. Le livre sera à peine recensé dans *Nos livres*⁴³, et la revue annuelle *Livres et Auteurs québécois* se contentera de signaler la nouvelle parution sans

38. «La tête de monsieur Ferron», *Le Pays théâtral*, vol. II, n° 4, saison 78-79, p. 1.

39. *Ibid.*

40. *Ibid.*

41. À cause de problèmes financiers, cette réédition, annoncée pour février 1978, ne paraîtra qu'en 1980 (Pierre Cantin, *op. cit.*, p. 454-455).

42. Annoncée en octobre 1978, cette traduction sera finalement publiée en 1984. (Jacques Larue-Langlois, «Interview. VLB: Man of Letters», *New Books News*, vol. I, n° 1, octobre 1978, p. 1.)

43. Madeleine Bellemare, «Ferron (Jacques). *Le Ciel de Québec*», *Nos livres*, n° 13, mars 1982, n° 125.

autre commentaire⁴⁴. Dans une entrevue accordée en 1981 à la revue *Possibles*, Beaulieu avoue rétrospectivement ne pas comprendre que *Le Ciel de Québec*, réédité à un moment crucial de l'histoire québécoise (juste avant le référendum sur la souveraineté-association), n'ait pas eu l'effet d'une bombe sur le public :

Que *Le Ciel de Québec* n'ait pas eu le retentissement énorme qu'il aurait dû avoir, ça m'a gêné dans mes propres moyens [...] à VLB on a fait l'automne passée [*sic*] une nouvelle édition du *Ciel*, dix ans après, et ça été encore une fois le silence de mort. Ça me paraît hautement symbolique⁴⁵.

On ne peut pas dire que la première édition du roman, en 1969, ait été accueillie avec un «silence de mort»; bien au contraire la plupart des journaux et revues de l'époque ont tenu à le commenter. Force nous est d'admettre cependant que Beaulieu a partiellement raison en ce qui concerne les rares études qui lui ont été consacrées. L'éditeur s'interroge à voix haute et se demande pourquoi «ce livre-là n'intéresse apparemment personne. [Peut-être parce que] *Le Ciel de Québec* est la seule véritable tentative faite ici pour nous emmener du côté de l'histoire, la nôtre, afin d'en fonder les mythes et l'imaginaire⁴⁶». L'année suivante, il tente d'expliquer par le chauvinisme français l'échec de ses tentatives pour faire connaître le livre en Europe :

Aujourd'hui, les Français reçoivent à bras ouverts la littérature américaine. Si *Le Ciel de Québec* de Ferron avait été écrit par un Sud-Américain ou par un Américain, en langue anglaise, espagnole ou portugaise, ce livre-là serait traduit partout dans le monde et on dirait : «c'est un des grands livres du xx^e siècle»⁴⁷.

La désillusion de Beaulieu est donc complète. Le désintérêt apparent de la critique demeure pour lui un mystère, et il n'est pas loin de penser que toutes ses tentatives de mise en valeur du *Ciel de Québec* ont été inutiles. Tel n'est cependant pas le cas : son prosélytisme a finalement porté fruit, mais d'une façon plus tardive et plus diffuse que ce qui avait d'abord été prévu. *Le Ciel de Québec* n'est pas — et ne sera sans doute jamais — un best seller ; mais il y a tout lieu de croire que le roman traversera quand même le temps, grâce en partie

44. [Anonyme], «Bibliographie. 1. Romans, récits, contes et nouvelles», *Livres et Auteurs québécois 1980. Revue critique de l'année littéraire*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1981, p. 344.

45. Lise Gauvin et Robert Laplante, «Une entrevue avec Victor-Lévy Beaulieu. L'Irlande trop tôt», *Possibles*, vol. V, n° 2, 1981, p. 95-96.

46. *Ibid.*, p. 95.

47. Gilles Dorion, «Entrevue. Victor-Lévy Beaulieu», *Québec français*, n° 45, mars 1982, p. 45.

à l'inlassable travail de mythification pratiqué, par l'écrivain-éditeur. À cet égard, les années quatre-vingt sont révélatrices : bien des commentateurs semblent s'être peu à peu laissé gagner (à leur insu?) par l'enthousiasme beaulieu sien.

1980 et après

Depuis le début de la dernière décennie, et particulièrement depuis son décès survenu en 1985, « Jacques Ferron a eu droit au traitement dû aux écrivains en voie de mythification⁴⁸ » ; très peu de romanciers québécois peuvent prétendre à une reconnaissance institutionnelle comparable à celle dont jouit aujourd'hui l'auteur de *L'Amélanchier*. Il est vrai qu'aucun écrivain (ou presque) ne fut aussi prolifique : Jacques Ferron, *polygraphe*, la monumentale bibliographie que Pierre Cantin publia en 1984, est là pour nous rappeler les dimensions imposantes et protéiformes de l'œuvre. L'existence même de cet ouvrage illustre d'ailleurs la place éminente qu'occupe l'auteur dans l'institution littéraire : à notre connaissance, les bibliographies de ce type, publiées sous forme de livres et consacrées à un seul écrivain, sont extrêmement rares au Québec⁴⁹.

Bien entendu, un tel outil de travail facilite les recherches et contribue par le fait même à la prolifération des études. Les thèses se multiplient, les œuvres commencent à se répandre à l'étranger, les traductions se font de plus en plus nombreuses ; les éditeurs, pour ne pas être en reste, publient des inédits de l'auteur⁵⁰ ou reprennent ses titres dans des éditions au format de poche⁵¹ ; des universitaires pré-

48. Ginette Michaud, « La familière étrangeté de Jacques Ferron », *Spirale*, n° 103, février 1991, p. 14.

49. Mentionnons la *Bio-bibliographie de M^{sr} Camille Roy* par le Frère Ludovic (1941), la *Bibliographie descriptive et critique d'Émile Nelligan* par Paul Wyczynski (1973), *Gilles Vigneault. Bibliographie descriptive et critique* par Marc Gagné (1977) et la *Bibliographie analytique d'Yves Thériault* par Denis Carrier (1985). Il peut aussi arriver que les archives de certains écrivains fassent l'objet d'un ouvrage bibliographique ; l'*Inventaire des archives personnelles de Gabrielle Roy conservées à la Bibliothèque nationale du Canada*, par François Ricard (1992) fait partie de cette catégorie.

50. Depuis le décès de Jacques Ferron, les ouvrages suivants ont été publiés : *Les Lettres aux journaux* (1985), *La Conférence inachevée* (1987), *Le Désarroi* (correspondance avec Julien Bigras, 1988), *Le Contentieux de l'Acadie* (1991), VLB éditeur ; *Une amitié bien particulière* (lettres de Jacques Ferron à John Grube, 1990), Boréal ; *Les Pièces radiophoniques* (1993), Éditions Vents d'ouest.

51. À ce jour, VLB éditeur a publié *L'Amélanchier* (1986) et *Les Roses sauvages* (1990) dans sa collection « Courant ». *Théâtre 1*, *Les Confitures de coings*, *Papa boss* (1990) et *Le Saint-Élias* (1993) ont été réédités dans la collection « Typo ».

parent l'édition critique de certains ouvrages⁵² ou dirigent des projets de recherche consacrés au corpus ferronien⁵³. Pour faire le point sur les nombreux travaux en cours, un colloque sur l'écrivain fut organisé à l'automne de 1992⁵⁴; à la suite de cette rencontre — consécration des consécérations — une « Société d'études ferroniennes » a même vu le jour!

Cette reconnaissance tous azimuts ne fut cependant pas toujours bénéfique: Ginette Michaud note avec justesse qu'au cours des années quatre-vingt, « l'œuvre [de Ferron] était tenue en respect par la critique: certes, on lui faisait crédit de la plus haute autorité [...], on la citait à tout-venant comme un texte désormais classique, mais on la tenait aussi à bonne distance, on ne dialoguait plus vraiment avec elle⁵⁵ ».

Il faut bien avouer que les commentateurs, surtout durant les années qui suivirent le référendum de 1980, traitèrent parfois Ferron avec une certaine obséquiosité non exempte de malaise. Cette froideur polie doit être attribuée, une fois de plus, à la diminution de la ferveur nationaliste: l'œuvre ferronienne, pourtant incontournable, véhiculait une pensée politique quelque peu dévaluée dans le contexte de la désaffection postréférendaire; d'où le paradoxe de ne pouvoir faire abstraction de cet auteur tout en ne partageant plus son idéologie. Mais le temps de la politesse forcée est aujourd'hui révolu; le nom de Jacques Ferron suscite à nouveau de l'intérêt, et *Le Ciel de Québec* profite singulièrement de cet enthousiasme, sans que le nationalisme y soit nécessairement pour quelque chose. Les conditions sont réunies pour que le roman qui nous occupe redevienne accessible à l'intelligence. Dans le domaine de la critique nous savons en effet que le passé n'est pas nécessairement garant de l'avenir: l'œuvre littéraire est « plutôt faite; comme une partition, pour éveiller à chaque lecture une résonance nouvelle qui arrache le texte à la matérialité des mots et actualise son existence⁵⁶ ».

La conjoncture a beaucoup évolué, ces dernières années, et les nouvelles lectures qui se font du *Ciel de Québec* trouvent dans cette

52. On prévoit publier, dans la collection « Bibliothèque du nouveau monde » (Presses de l'Université de Montréal), l'édition critique des *Grands Soleils* (Pierre L'Hérault) et des *Contes* (Jean-Marcel Paquette).

53. « Famille, nation, folie: politique du sujet dans l'œuvre de Jacques Ferron », projet de recherche dirigé par Ginette Michaud à l'Université de Montréal.

54. La rencontre, intitulée « Présence de Jacques Ferron », eut lieu les 5 et 6 novembre 1992 à l'Université McGill; les actes du colloque furent par la suite publiés dans la revue *Littératures* (nos 9-10, 1992).

55. Ginette Michaud, *loc. cit.*

56. Hans Robert Jauss, *op. cit.*, p. 47.

œuvre un réceptacle propice à des réflexions tout à fait contemporaines. Certaines tendances ne changent pas; la critique d'aujourd'hui, comme celle de 1969, continue à s'interroger sur le genre littéraire auquel appartient le roman: «chronique qu'on ne peut lire comme une chronique; conte qu'on ne peut lire comme un conte⁵⁷», dit Pierre L'Hérault; essai publié «sous le couvert du discours romanesque⁵⁸», pense pour sa part André Belleau, appuyé en cela par Jean-Marcel Paquette⁵⁹. Pour Donald Smith, *Le Ciel de Québec* est le «seul véritable roman⁶⁰» de Jacques Ferron, le reste de l'œuvre relevant plus ou moins du conte. Alonzo Le Blanc, au contraire, note que si on «a pu classer les contes du Québec en trois grandes catégories [...] *Le Ciel de Québec* constitue le plus grand de ces contes». Chose certaine, on ne peut qu'abonder dans son sens lorsqu'il ajoute que «les critiques ne sont [...] pas unanimes quant à l'insertion de cette œuvre dans un genre défini⁶¹»!

Parallèlement à ces interrogations génériques, les lecteurs projettent aussi dans le récit de Ferron leurs préoccupations d'aujourd'hui, et le texte, curieusement, *répond* à nouveau. L'indice, le plus révélateur de ce regain d'intérêt nous est fourni par la multiplication des études plus approfondies consacrées exclusivement au roman. On peut même parler d'une redécouverte, stimulée il est vrai par la réédition de 1979 et par la traduction en anglais⁶². Le critique Réjean Beaudoin signale que le roman québécois de la dernière décennie se caractérise surtout (c'est presque devenu un lieu commun) par sa grande diversité; il ajoute que cet «élargissement [...] vaut également pour les perspectives de lecture du texte romanesque qui s'étendent à une pluralité de lieux théoriques⁶³». Cette multiplicité des points de vue se révèle bénéfique pour *Le Ciel de Québec*: pour la première fois ou

57. Pierre L'Hérault, *Jacques Ferron, cartographe de l'imaginaire*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. «Lignes québécoises», 1980, p. 34.

58. André Belleau, «Approches et situations de l'essai québécois», *Voix et Images*, vol. V, n° 3, printemps 1980, p. 541.

59. Jean-Marcel Paquette, «De l'essai dans le récit au récit dans l'essai chez Jacques Ferron», dans *Archives des lettres canadiennes*, tome VI, *L'Essai et la prose d'idées au Québec*, Montréal, Fides, 1985, p. 633.

60. Donald Smith, «Jacques Ferron et les écrivains», *Voix et Images*, vol. VIII, n° 3, printemps 1983, p. 437.

61. Alonzo Le Blanc, «*Le Ciel de Québec*, roman de Jacques Ferron», Maurice Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, tome IV: 1960-1969, Montréal, Fides, 1984, p. 174.

62. Jacques Ferron, *The Penniless Redeemer*, traduit par Ray Ellenwood, Toronto, Exile Editions, 1984.

63. Réjean Beaudoin, «Le roman québécois des années 80», *Œuvres & Critiques*, vol. XIV, n° 1, 1989, p. 83.

presque, on commence à *vraiment* rendre compte de la complexité du roman.

Dans un chapitre de son essai intitulé *Traverses*, Jacques Allard propose une intéressante étude sur la critique des années quatre-vingt; bien que les analyses dont il dispose soient encore très fragmentaires, il énumère quelques-unes des voies empruntées par les chercheurs actuels en littérature québécoise. Un « inventaire » des relectures récentes du *Ciel de Québec*, dressé à l'aide de ce répertoire des tendances, nous permettra d'identifier, à notre tour, les champs d'intérêts des lecteurs contemporains. Nous verrons que les commentateurs, en se penchant à nouveau sur le roman ferronien, y ont trouvé un territoire fécond; la remarquable convergence entre les préoccupations de la critique et le contenu du *Ciel de Québec* augure bien pour la survie littéraire de l'ouvrage et nous autorise à penser que son avenir est assez prometteur.

« S'il est un secteur des études où les chercheurs ont été et continuent d'être productifs et rénovateurs, c'est bien celui de l'histoire littéraire, ancienne et nouvelle⁶⁴ », affirme avec raison Jacques Allard. Durant les années quatre-vingt, on assiste en effet à un retour en force des travaux à caractère historique, doublé d'un certain ressac des analyses plus formalistes. On peut penser qu'une bonne part de nostalgie entre dans cet engouement. « Pourquoi je lis *Le Ciel de Québec* aujourd'hui. [...] Une envie forte de m'enquébécoiser, de me laisser caresser par ma langue maternelle⁶⁵ », avoue le poète et critique Philippe Haeck. Le récit de Ferron offre un terrain fertile à ceux qui veulent se replonger dans une période moins convulsive de l'histoire: « c'est un roman, autre signe de l'époque, où les gens ont encore le temps de se visiter et de converser avec quelque profondeur sur des sujets qui touchent à la fois l'actualité anecdotique et les valeurs impliquées dans l'évolution du Québec⁶⁶ ». Bien que *Le Ciel de Québec* donne à lire le passé québécois à travers la vision kaléidoscopique de Ferron, on peut quand même y respirer les effluves d'un temps où les certitudes, les balises morales, étaient plus nombreuses.

Par ailleurs, le lecteur québécois moderne sait que des personnages historiques comme Christophe Colomb ou le marquis de Maison-neuve peuvent être transformés en personnages de romans; connais-

64. Jacques Allard, *Traverses. De la critique littéraire au Québec*, Montréal, Boréal, 1991, p. 87.

65. Philippe Haeck, « La fondation fantastique », *Voix et Images*, vol. VIII, n° 3, printemps 1983, p. 432.

66. Alonzo Le Blanc, *loc. cit.*, p. 174.

sant les œuvres de Michel Tremblay, il sait que Valéry Giscard d'Estaing, Rose Ouellette, Juliette Pétrie ou Simone de Beauvoir peuvent figurer dans des récits fictifs. La «fictionnalisation» de personnalités réelles, qui inquiétait les premiers commentateurs du *Ciel de Québec*, ne pose plus de problèmes aujourd'hui. Jean-Éthier Blais, évoquant le «vrai» M^{gr} Camille Roy, pense même que ce «savant prélat [...] risque de passer à la postérité sous son déguisement ferronien⁶⁷». Une autre tendance récente de la critique cherche à recentrer la culture québécoise — et donc son histoire littéraire — sur son «américanité» plutôt que sur ses rapports avec l'Europe. *Le Ciel de Québec*, à cet égard, est d'une grande richesse, puisqu'il évoque les mythologies amérindiennes autant que le parcours des Canadiens français d'un bout à l'autre de l'Amérique. Le géographe Jean Morisset qualifie donc ce livre de «premier roman exploratoire de nos fondations⁶⁸» tout en espérant que sa traduction éventuelle «en langues américaines» le fera mieux connaître des autres habitants du continent.

Le récent regain d'enthousiasme pour l'histoire littéraire s'accompagne aussi d'une profonde remise en question de la façon de lire le passé. Comme le remarque Jacques Allard, «l'appropriation patrimoniale [...] ne va pas sans une contestation de la lecture historico-ethnologique traditionnelle et de son idéologie de défense et illustration» (p. 92). Passionné d'histoire, le critique contemporain est aussi allergique aux idées reçues; par conséquent, le Québec d'avant 1960 n'est plus automatiquement considéré comme un bloc monolithique, obscurantiste, et les critiques sont attentifs à toute relecture de l'histoire qui apporterait des nuances. *Le Ciel de Québec* est apprécié pour la vision différente qu'il donne des années trente. «L'aspect historique [du roman] est surdéterminé car l'objectif évident du chroniqueur est de proposer une nouvelle lecture de l'histoire du Québec», dit Alonzo Le Blanc (p. 174). Pour Pierre L'Hérault également, «*Le Ciel de Québec* est une vaste et subtile composition qui met en échec le discours reçu, tout fait, sur la société québécoise» (p. 34). Cette démythification de l'histoire, selon Lesley Van Wassenhoven, «s'exprime par trois mouvements essentiels — l'exposition des mythes du passé, la destruction de ces derniers [...] et finalement [...] le renouvellement de ces mythes pour en créer un nouveau: celui de la libération et du salut⁶⁹».

67: Jean Éthier-Blais, «L'homme-Ferron est dans son œuvre et ses lettres», *Le Devoir*, 3 décembre 1988, p. D-8.

68. Jean Morisset, *L'Identité usurpée*, tome 1: *L'Amérique écartée*, Montréal, Nouvelle Optique, 1985, p. 65.

69. Lesley Van Wassenhoven, «L'idéologie du texte et la subversion littéraire dans *Le Ciel de Québec* de Jacques Ferron», *Revue Frontenac Review*, n° 1, 1983, p. 44.

Depuis plus de vingt ans, les lecteurs du *Ciel de Québec* sont fascinés par les rapports de ce roman avec l'histoire, et cette fascination représente une constante dans sa réception critique. Toutefois, les lecteurs de 1969 et ceux de 1980 sont intrigués pour des raisons diamétralement opposées : les premiers voyaient dans l'œuvre une charge contre un Québec jugé rétrograde ; les seconds pensent au contraire que Ferron « refuse l'identité négative de l'histoire imposée par les classes dirigeantes [et qu'] il rend le passé positif en libérant l'imaginaire d'une collectivité⁷⁰ ».

La révision de l'histoire passe aussi par une recontextualisation du Québec, qui n'est plus désormais étudié *en lui-même*, mais jugé à l'aune du reste du monde. Chez les critiques littéraires, cette ouverture se traduit par une vision plus large des œuvres, qui inscrit le texte dans une perspective globale : « une des propositions typiques depuis le début des années quatre-vingt : dépasser le regard ethnocentrique pour l'actualiser dans son environnement total, universel et social⁷¹ ». Ce changement de cap a bien entendu une influence sur la réception du *Ciel de Québec* : à l'heure où l'on parle de plus en plus de « transculture », les critiques d'aujourd'hui se montrent sensibles aux passages du roman qui manifestent une forme ou une autre d'ouverture au monde. Pour Jacques Pelletier, le roman « exprime le versant optimiste du nationalisme de Ferron, croyant en l'avenir d'un Québec ouvert, où il y a de la place pour les Frank⁷² ». Alonzo Le Blanc, pour sa part, considère que la relecture de l'histoire proposée par le romancier s'étend non seulement au Québec et au Canada, mais aussi au monde entier, « à cette époque où l'Europe elle-même est menacée par la montée du fascisme et où le docteur Bethune dispense ses services à la gauche espagnole. Aussi [...] les parcours idéologiques les plus marquants sont ceux qui font passer les personnages d'une conception étroite et fanatique des choses à une tolérance humaniste [...] » (p. 174). Les critiques d'aujourd'hui sont donc portés à s'intéresser à ce qui fait la multiplicité, la *plurivocité* du *Ciel de Québec*. La littérature québécoise ayant apparemment réglé ses problèmes d'identité, il est inopportun, dans les années quatre-vingt, de lire les œuvres à travers le vieux prisme du *nous* englobant. On recherche au contraire les indices de métissage culturel et d'« impureté » ; on retient les aspects du *Ciel de Québec* qui mettent en évidence le choc des cultures, des

70. *Ibid.*, p. 48.

71. Jacques Allard, *op. cit.*, p. 94.

72. Jacques Pelletier, « De *La Nuit* aux *Confitures de coings* : le poids des événements d'octobre 1970 », *Voix et Images*, vol. VIII, n° 3, printemps 1983, p. 417.

ethnies ou des nations, et qui tendent à prouver que ce roman, bien que profondément ancré dans la réalité québécoise, n'en constitue pas moins une œuvre accueillante et ouverte à toutes les différences.

Sur ce point précis cependant, les commentateurs francophones et anglophones diffèrent sensiblement d'opinion. Au moment où les lecteurs de langue française relisent le roman avec un regard moins centré sur le Québec, la critique anglophone, qui a plus facilement accès à l'œuvre depuis sa traduction, semble plutôt intéressée par les différentes modulations du nationalisme québécois qui s'y font jour. Le traducteur Ray Ellenwood explique d'ailleurs avec beaucoup de pertinence que Jacques Ferron fut traduit en anglais bien après Anne Hébert et Saint-Denys Garneau, précisément parce que l'œuvre de ces derniers, détachée de tout contexte social apparent, comblait le goût littéraire plutôt universaliste du Canada anglais, qu'il appelle non sans humour le « Westmount point of view⁷³ ». En ce sens, on peut dire que *Le Ciel de Québec* représente, selon la terminologie de Jauss, un écart esthétique par rapport à l'horizon d'attente habituel du lectorat anglophone. C'est ce que semble démontrer la réaction de Dennis Duffy, critique littéraire au *Globe and Mail*, qui, lors de la parution du livre en anglais, dénonce le « nationalisme exclusif » (« exclusionist nationalism ») de l'écrivain. Selon lui, le récit demeure incompréhensible pour un lecteur peu familier avec le contexte politique canadien ; dans son compte rendu, l'œuvre de Gabriel Garcia Marquez sert une fois de plus de point de comparaison :

Knowing and caring nothing of Colombian politics, one may read Gabriel Garcia Marquez with unalloyed glee. The alert English-Canadian reader of the Penniless Redeemer would have to be a very hardened masochist to smile comfortably all the way through it⁷⁴.

Il peut arriver, dit Jauss, qu'une œuvre littéraire confronte le lecteur « avec une nouvelle réalité "opaque" qui ne peut plus être comprise en fonction d'un horizon d'attente donné » ; lorsqu'une telle chose se produit, le lecteur doit « trouver lui-même les questions qui lui révéleront quelle perception du monde et quel problème moral vise la réponse donnée par la littérature » (p. 79). La parution du *Ciel*

73. Ray Ellenwood, « Translator's Afterword », Jacques Ferron, *The Penniless Redeemer*, *op. cit.*, p. 340.

74. Dennis Duffy, « Old Artistic Score Settled », *The Globe and Mail*, 19 janvier 1985, p. E13. Traduction : « On peut lire Gabriel Garcia Marquez avec une joie sans mélange tout en ne connaissant rien à la vie politique colombienne. Alors que le Canadien anglais, même averti, qui lit *The Penniless Redeemer*, doit être un masochiste endurci pour garder le sourire tout au long de sa lecture. »

de Québec en anglais illustre assez bien ce phénomène : confrontés à un ouvrage qui, par endroits, remet en cause et interroge leur propre identité, les Canadiens anglais sont intéressés par les aspects de l'œuvre qui diffèrent de leurs préoccupations littéraires habituelles. En conséquence, c'est le nationalisme ferronien, et ses corollaires, qui alimentera leur réflexion. Comme le suggère le Torontois John Grube, «on revient toujours au même point de repère: le sentiment national de Jacques Ferron. L'individu naît dans un certain milieu, dans sa propre famille. Plusieurs familles groupées autour d'une église font la paroisse, l'unité fondamentale du Québec historique⁷⁵». Dans son essai intitulé *Autour de Ferron*⁷⁶, la traductrice Betty Bednarski témoigne aussi de cet intérêt marqué des anglophones pour la question de l'identité nationale. L'ouvrage porte le sous-titre «Littérature, traduction, altérité» et étudie principalement l'image de «l'Autre» ferronien par excellence, c'est à dire l'Anglais. Il va de soi que le *Ciel de Québec* est assez abondamment commenté, surtout à cause du personnage de Frank-Anacharsis Scot. On peut y lire de très belles pages sur les relations d'amour-haine qui ont toujours uni le «vrai» F.R. Scott et Jacques Ferron, comme les deux faces d'une même médaille⁷⁷.

Poursuivant son énumération des différents courants de la critique québécoise récente, Jacques Allard souligne «l'importance prise ici, comme ailleurs depuis la fin des années soixante-dix, par l'analyse institutionnelle» (p. 92). Le roman de Ferron se prêtait bien à un tel type d'analyse parce que la littérature, en tant qu'institution, y est abondamment représentée. Pensons aux nombreux acteurs de la scène littéraire qui y figurent : Saint-Denys Garneau, Jean Le Moine, Robert Charbonneau, Anne Hébert, M^{gr} Camille Roy, Gilles Marcotte, Frank Scott et son père, l'archidiacre-poète Frederick George Scott, etc. Sans compter les innombrables allusions, citations et clin d'œil littéraires que Ferron lance comme un défi à l'érudition des lecteurs. L'œuvre a déjà fait l'objet d'au moins une étude institutionnelle : en 1986, Chantal Gamache publie un article (tiré de son mémoire de maîtrise) où elle décrit l'usage particulier des noms propres chez Ferron ; sa conclusion est que le lecteur, selon sa connaissance du Québec,

75. John Grube, «Introduction», Jacques Ferron, *Une amitié particulière. Lettres de Jacques Ferron à John Grube* suivi d'*Octobre en question* de Georges Langlois, Montréal, Boréal, 1990, p. 21.

76. Betty Bednarski, *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité*, préface de Jean-Marcel Paquette, Toronto, Éditions du GREF, «Traduire, écrire, lire», n° 3, 1989.

77. Voir aussi, à ce sujet, mon article intitulé «Jacques Ferron ou le nationaliste ambivalent», *Littératures*, n^{os} 9-10, 1992, p. 195-220.

«peut atteindre différents degrés de lecture. Les noms propres le renseignent et le replacent [*sic*] en contact avec sa culture, selon l'étendue et le niveau d'intelligence qu'il en a⁷⁸». Sous son apparente multiplicité, *Le Ciel de Québec* serait donc une «œuvre de langage unifié» (p. 140) qui donne à lire un seul discours, celui de Ferron caché derrière ses personnages :

Cette œuvre, inscrite dans une société où l'institution littéraire est faiblement établie, et souvent mal définie, témoigne de cette faiblesse institutionnelle et est, en dernière analyse, une tentative de rassemblement, d'unification du discours, d'institutionnalisation de la littérature (p. 133).

Une autre tendance de la critique québécoise «sociologisante» cherche à replacer la littérature dans un contexte discursif beaucoup plus général. L'œuvre littéraire ne peut faire abstraction de la société, disent les tenants de cette approche, qui se réclament des théoriciens de l'idéologie ou des travaux de Hans Robert Jauss : «l'historien du littéraire est devenu un historien des paradigmes, du discours social, de l'idéologie, des séries littéraires, etc. Le littéraire est dorénavant [...] situé dans le discours culturel ou social *in se* ou général⁷⁹». Pour l'esthétique de la réception, l'analyste doit prendre en compte sa propre lecture d'une œuvre et l'inscrire dans la «série littéraire» qu'il étudie ; il nous faut donc intégrer, dans une étrange mise en abyme, la présente étude... à la présente étude, en remarquant qu'elle s'inscrit dans un courant de la critique québécoise actuelle, celui de l'esthétique de la réception ! Pour ce qui est de l'analyse du discours social et de l'idéologie, on peut aussi rappeler que l'article déjà cité de Lesley Van Wassenhoven explorait longuement *Le Ciel de Québec* sous cet angle :

Dans *Le Ciel de Québec*, Ferron pose les rapports entre langage, écriture et parole à travers le mythe, instrument idéologique au centre de l'appareil culturel. Par le moyen d'une chronique fictive du régime Duplessis, il dévoile l'idéologie réactionnaire et agriculturiste de l'époque telle qu'elle était diffusée par l'État, l'Église et même la littérature (p. 55).

Parmi les autres courants théoriques ou grilles de lecture importantes appliquées aux œuvres durant les années quatre-vingt, mentionnons également, dit Jacques Allard, «la thématisation fréquente de la modernité et de la postmodernité qui prétendent, en tant que

78. Chantal Gamache, «L'institution dans le texte littéraire : l'œuvre de Jacques Ferron», Maurice Lemire (dir.), *L'Institution littéraire*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture / Centre de recherche en littérature québécoise, 1986, p. 138.

79. Jacques Allard, *op. cit.*, p. 93.

notions, partager l'expression contemporaine» (p. 93-94). La notion de modernité fit l'objet de nombreuses études et suscita des débats passionnés dans la presse culturelle au cours de la première moitié de la décennie. Sur ce plan, le roman de Ferron trouva grâce aux yeux de l'un des principaux représentants de la modernité québécoise, Philippe Haeck : *Le Ciel de Québec*, estime ce critique, «est un livre aussi moderne que *Don Quichotte de la Démanche* ou que *L'Amèr ou le Chapitre effrité*⁸⁰». L'écrivain juge particulièrement «moderne» la rupture introduite dans le roman par deux chapitres étrangers à l'intrigue :

Le Ciel de Québec a trente-quatre chapitres et une conclusion mais les chapitres XXIV et XXV sont de trop : Ferron voulait les supprimer dans l'édition parue chez VLB éditeur mais Lévy l'a convaincu de n'en rien faire. D'un point de vue ancien, celui de l'économie du récit, Lévy a tort, d'un point de vue moderne, la naissance des différences, il a raison (p. 427).

Ce ne sont pas là les seules raisons qui font du roman de Ferron une œuvre de la modernité ; d'autres caractéristiques, toujours énumérées par Haeck, nous permettent d'identifier un contenu derrière cette étiquette un peu vague : «Le nouveau dans le livre de Ferron : la multiplicité des histoires, la complexité du réel, le hasard, la joie langagière, le déplacement des identités, la continuité de l'histoire» (p. 433).

Quant à la postmodernité, Janet M. Paterson a tenté, avec *Moments postmodernes dans le roman québécois*⁸¹, de cerner les différentes implications de ce terme lorsqu'il est appliqué au roman québécois. Force nous est d'admettre que *Le Ciel de Québec* n'a pas encore été analysé sous un angle postmoderniste, encore que le mot ait été prononcé au moins une fois à son endroit («the novel's dazzling, post-modern glitter⁸²»). Mais il y a fort à parier que quelqu'un, dans un avenir prochain, s'avisera que le roman contient plusieurs des caractéristiques du postmodernisme. On trouve dans ce type de récits, nous dit Janet Paterson, «une pluralité de voix narratives» (p. 18) ; or, le changement soudain du «il» au «je», vers la fin du *Ciel de Québec*, a souvent fait l'objet de commentaires de la part des critiques. D'autre part, le roman postmoderne «parle inlassablement de l'écriture, de la lecture, du travail critique et ; d'une façon plus générale, de l'art» (p. 20). Est-il nécessaire de rappeler ici les nombreux liens que le livre de Ferron entretient avec l'histoire de la littérature et de la peinture ?

80. Philippe Haeck, «La fondation fantastique», *loc. cit.*, p. 433.

81. Janet M. Paterson, *Moments postmodernes dans le roman québécois*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1990.

82. Dennis Duffy, *loc. cit.*, p. 13.

Le roman postmoderne se caractérise aussi par une rupture qui peut prendre des formes multiples : « désordre spatio-temporel, achronologie, représentation fragmentée des personnages, scission du « je » narratif » (p. 20) ; toutes ces formes se retrouvent bien sûr dans *Le Ciel de Québec*. L'écriture postmoderne « multiplie les allusions littéraires en intégrant dans son propre discours des fragments non littéraires et en étalant, presque gratuitement, maints aspects d'érudition » (p. 21) ; comment ne pas penser ici aux pastiches des lettres de Saint-Denys Garneau et aux citations du roman de Robert Charbonneau (*Chronique de l'âge amer*) qui se trouvent dans *Le Ciel de Québec* ? À propos de l'érudition ferronienne, Alonzo Le Blanc souligne d'ailleurs, dans l'article qu'il consacre au roman dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, qu'une simple « énumération des ouvrages cités, évoqués ou utilisés par Ferron [...] nécessiterait une colonne du présent dictionnaire » (p. 174). Enfin, remarque Paterson, « le texte postmoderne se construit souvent [...] par le croisement de genres littéraires. Il mélange ainsi plusieurs formes au sein d'un même discours » (p. 21). Le critique qui voudra rendre compte de tous les genres pratiqués par Ferron dans son roman pourra énumérer (entre autres formes) la poésie, l'essai philosophique et littéraire, l'éloquence religieuse, la lettre, et le journal intime.

*
**

Le parcours de la réception critique du *Ciel de Québec*, sur vingt ans, nous a permis de constater que l'œuvre suscite de multiples lectures ; le roman accepte de revêtir successivement tous les habits que les critiques veulent bien lui faire porter. Son seul problème reste lié aux « intermittences » des lecteurs devant la question nationale : étant donné que *Le Ciel de Québec* plonge profondément ses racines dans l'histoire québécoise, il subit les contrecoups du désintérêt sporadique face à ces préoccupations. Mais si l'on se fie au vocabulaire de certains critiques des années récentes, le roman semble peu à peu accéder au statut d'œuvre littéraire fondamentale. Pour certains, *Le Ciel de Québec* est le « chef d'œuvre⁸³ » de Ferron ; pour d'autres, l'édition critique lui conférerait définitivement le statut de « classique de la littéra-

83. Claude Janelle, *Les Éditions du Jour. Une génération d'écrivains*, préface d'André Major, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Cahiers du Québec / Collection Littérature, CQ73 » [1983], p. 68.

84. Benoît Melançon, [sans titre], *Spirale*, n° 90, septembre 1989, p. 12.

ture québécoise⁸⁴ qu'il mérite. C'est une «œuvre colossale», «l'œuvre littéraire québécoise la plus importante de la décennie 1960-1969⁸⁵». La démesure lui est souvent associée, quelle que soit la circonstance : on ne compte plus par exemple les occasions où *Le Ciel de Québec* fut comparé aux grands romans de l'Amérique latine ; ce changement était, dans une certaine mesure, prévisible, étant donné la rareté des ouvrages québécois de cette envergure et le travail de mythification effectué par Victor-Lévy Beaulieu pendant dix ans.

Il existe pourtant une variante importante du discours hyperbolique que nous devons aborder puisqu'elle semble constante dans la réception de l'œuvre. Il s'agit d'évoquer quelque chose de diffus, que faute de mieux l'on pourrait appeler son *aura religieuse*. Alonzo Le Blanc reconnaît le pouvoir constitutif que Ferron attribue au clergé québécois, fondant «de nouvelles paroisses, donnant ainsi à cette nation et à ce pays incertain, cohésion, cohésion, certitudes et structures, en l'absence d'un État véritable» (p. 170). D'autres, comme John Grube, constatent que l'œuvre «ne pouvait avoir été rédigée que par quelqu'un qui comprenait à fond l'importance de l'Église historique de son peuple⁸⁶». Dans un article récent paru dans la revue *Religiologiques*, ce critique torontois s'intéresse d'ailleurs à la dimension spirituelle du *Ciel de Québec* et à la réappropriation par les Québécois de leur riche passé religieux :

In the near future Quebec nationalists will have to come to terms with their historic religion [...]. They will also have to come to terms with the Protestant and Amerindian spirituality of their neighbours. Ferron was simply the first, in 1969, to try and reappropriate imaginatively for a modern, radical Quebec this immense spiritual heritage⁸⁷.

Signe des temps ? le pays de foi et de certitudes décrit par Ferron semble aujourd'hui susciter de plus en plus de nostalgie : Philippe Haeck, qu'on ne peut pourtant soupçonner de bigoterie ou d'accointances avec le clergé, avoue : «En lisant *Le Ciel de Québec*, en ruminant cette grande chronique, je me suis rappelé la foi de ma jeunesse sans la considérer contraire à la modernité⁸⁸». Appuyé en cela par Ray

85. Alonzo Le Blanc, *loc. cit.*, p. 174.

86. John Grube, «Introduction», *loc. cit.*, p. 21.

87. *Id.*, «The Spiritual Dimensions of Jacques Ferron's *Le Ciel de Québec*», *Religiologiques*, n° 5, printemps 1992, p. 115-116. Traduction : «Bientôt, les nationalistes québécois auront à accepter leur religion historique [...]. Ils devront aussi accepter la spiritualité protestante et amérindienne de leurs voisins. Ferron fut simplement le premier, en 1969, à tenter de se réapproprier, de façon imaginative, cet immense héritage spirituel pour un Québec radicalement moderne.»

88. Philippe Haeck, «La fondation fantastique», *loc. cit.*, p. 430.

Ellenwood⁸⁹, il va même jusqu'à attribuer au romancier un qualificatif assez surprenant: «un bon matin j'en ai été sûr: Jacques Ferron est notre grand écrivain catholique» (p. 430). Certains comparent *Le Ciel de Québec* à une «Bible» québécoise⁹⁰; d'autres, comme le traducteur du roman, sont plus modestes et le comparent au «Livre des Nombres⁹¹»! Ce récit occupe, dans la littérature québécoise, un «créneau» biblique qui semble réservé, de toute éternité, à une poignée d'ouvrages seulement. Sur ce plan, à la fois symbolique et institutionnel, *Le Ciel de Québec* ne fait que compléter la trajectoire mythifiante qu'il avait amorcée.

À la lumière de ce processus, il apparaît évident que le nombre de lecteurs du roman est secondaire. L'œuvre littéraire vit dans la mesure où elle agit, dit Hans Robert Jauss; son action «inclut également ce qui s'accomplit dans la conscience réceptrice et ce qui s'accomplit en l'œuvre elle-même. La destinée historique de l'œuvre est une expression de son être» (p. 39). L'interprétation des livres sacrés a toujours été réservée aux *happy few* (pour ne pas dire aux Docteurs de l'Église!). *Le Ciel de Québec* fonctionne dans l'institution littéraire québécoise comme une Référence ou une Loi mal connue, mais souvent citée.

89. «Perhaps Ferron really is, as Phillippe Haeck suggests, Québec's great Catholic writer» (Ray Ellenwood, *loc. cit.*, p. 332).

90. Joel Yanofsky, «Jacques Ferron's Swan Song is a «Bible for Quebec», *The Gazette*, 11 mai 1985, p. H1.

91. Ray Ellenwood, *loc. cit.*, p. 339.